



Dossier : Qu'est-ce qu'être Français ?

Naissance d'une nation : Clovis et les principes fondateurs de l'identité française

par Hilaire de Crémiers

– *Qui a peur du baptême de Clovis ?* Éditions Renaissance Catholique

Conférencier et journaliste, Hilaire de Crémiers est un spécialiste de Charles Maurras. Il a donné des cycles de conférences dont on peut se procurer les enregistrements, sur Le Chemin de Paradis et les poésies de Maurras. Il a montré que ces œuvres mystérieuses portent un code symbolique qui donne un sens d'une profondeur insoupçonnée à l'œuvre du maître du nationalisme français.

"Spes unica rerum, Arverne". "Arverne, unique espoir de l'ordre du monde" ! Arverne, c'est-à-dire Auvergnat, autrement dit Gaulois.

"Unique espoir du monde" ! Nous sommes en l'an 455. La dynastie Théodosio-valentinienne vient de finir avec le meurtre de Valentinien III dans le stupre et dans le sang. Encore un empereur assassiné ! Et non sans motifs. Les Barbares, installés dans l'Empire sous le titre de fédérés, en prennent à leur aise avec les traités d'alliance, les *foedera*, qui les lient en principe à la puissance impériale. Ils se constituent en royaumes indépendants dans les provinces des Gaules, notamment les Wisigoths en Aquitaine, les Burgondes en Sapaudie, entre le Rhône et les Alpes. Ils profitent de la moindre occasion pour s'étendre. Et puis voilà que Genséric, à la tête de ses Vandales qui conquièrent et ravagent la Méditerranée et ses pourtours, a fait le sac de Rome. Quinze jours durant ! Il entasse des dépouilles colossales en poursuivant ses brigandages. Ce n'est pas le premier sac de Rome depuis 410, ni le dernier !

Rome n'est plus rien : le patrice qui lui tenait lieu d'empereur, Petronius Maximus, est lapidé par les Romains eux-mêmes. Que reste-t-il du vieil ordre romain ? Eh bien, malgré tout, la Gaule. Il y a un peuple gallo-romain, il y a une aristocratie gauloise et qui se sait romaine. Elle se sent attachée à Rome, à l'ordre civilisé, comme elle se sent attachée à sa terre qu'elle aime, romaine et gauloise.

Alors, pourquoi pas un empereur gaulois ? Une idée mûrit chez quelques-uns : la Gaule va sauver Rome. Et comme l'amplification oratoire est de mode dans les écoles de rhétorique et surtout chez les Gaulois, l'idée se hausse : *"La Gaule va donner à Rome un nouveau Trajan"* ! Ainsi s'exprime Sidoine

Apollinaire, au nom de la Gaule. Né à Lyon vers 431, il est de bonne noblesse gallo-romaine. Son père et son grand-père exercèrent la charge de préfet du prétoire des Gaules. Il a vingt-cinq ans et il est poète. C'est lui qui s'écrie : "*Spes unica rerum, Arverne*" ! A qui s'adresse-t-il ? Quel est cet Auvergnat, ce futur Trajan ? Son propre beau-père : Flavius Eparchius Avitus, qui a exercé lui aussi la charge de préfet du prétoire des Gaules et qui en est maintenant "*magister militum*", maître de la milice, chef des armées en Gaule, per Gallias.

Avitus, de famille de haute noblesse arverne, s'impose. N'a-t-il pas repoussé aux frontières les nouveaux envahisseurs : Saxons, Huns, Alamans, Francs Rhénans ? N'a-t-il pas colmaté les brèches ? N'a-t-il pas rendu la justice en Gaule ? Assuré la sécurité ? Et surtout, n'est-il pas influent sur la cour wisigothique de Toulouse ? Théodoric, le roi Wisigoth, n'a-t-il pas appris naguère de sa bouche même, mot à mot, les poèmes de Virgile ? Il civilise les Barbares et il les ramène à leurs devoirs de fidélité romaine. Lui, le gallo-romain, il fait l'œuvre de Rome. D'ailleurs, le roi barbare n'a-t-il pas soufflé lui-même à l'oreille d'Avitus ce projet d'assumer le souverain principat ? "*Tibi pareat orbis, ne pereat*", que le monde t'obéisse s'il ne veut pas périr. Ces Barbares, installés dans cette plaisante Gaule, n'ont-ils pas eux-mêmes intérêt à maintenir l'ordre romain ? Ne l'ont-ils pas prouvé, il y a quatre ans, en 451, quand ils se sont retrouvés tous unis derrière Aetius pour écraser les Huns, les Mongols, les nouveaux arrivants ? Mais il n'y a plus d'Aetius, lui-même d'ailleurs Hun par son père ; il a été assassiné et par l'empereur romain lui-même, Valentinien. Il y a Avitus, ce bon Auvergnat. Alors oui, c'est décidé, la Gaule unie va sauver Rome.

Toute la noblesse des Gaules accourt au nom d'Avitus. Sidoine les décrit, ces sénateurs gallo-romains, "*ceux qui dominent les rochers neigeux des Alpes Cottiennes, ceux qui habitent les régions si diverses que baignent la Méditerranée et le Rhin, ceux enfin que la longue chaîne des Pyrénées sépare du diocèse d'Espagne*". Les voilà rassemblés à Beaucaire. Ils désignent Avitus qui en Arles est acclamé empereur, devant les troupes, revêtu des insignes impériaux et du collier gaulois, le fameux torque à deux boules. Voilà, Rome et la Gaule sont sauvées.

Sidoine suit son beau-père à Rome ; il en prononce le panégyrique devant le Sénat : "*Spes unica rerum, Arverne*". Rome, il faut sauver Rome et la romanité. Sidoine fait parler la Ville éternelle dans une longue prosopopée. Elle appelle le ciel à son secours, elle veut retrouver sa force originelle : "*Mea redde principia*", rends-moi mes origines, rends-moi mes enfances, s'écrie-t-elle. Elle n'a plus de frontières : "*Nec limes nunc ipsa mihi*", et maintenant je ne suis plus moi-même pour moi-même une frontière.



Rome est-elle encore une réalité politique, un projet politique ? C'est toute la question. Désespoir, angoisse, "*inter clades ac funera mundi*" au milieu des désastres et des funérailles du monde. Mais Jupiter répond par la bouche de Sidoine : "*il est une terre qui s'enorgueillit d'être de même sang que les Latins, une terre illustrée par des héros, à laquelle la nature, la bienfaisante créatrice de toutes choses, n'a pas donné d'égale*", elle est incomparable, elle est d'une si généreuse fécondité !

C'est donc à la Gaule d'envoyer un vainqueur : *"Tu, Gallia, mittas qui vincat"*, car *"c'est ici que se trouve aujourd'hui la tête de l'Empire"*. *"Si vous êtes le maître, je serai libre : Si dominus fis, liber ero"*. On a trop cru, à mon avis, sur la foi de cette parole mise dans la bouche du Gallo-romain à l'expression d'une volonté de sécession de la Gaule. A ce moment-là, non. En tout cas, ce n'est absolument pas le sens du texte : il s'agit d'une exaltation, certes exagérée, de la Gaule. *"La Gaule, dit Sidoine, c'est du monde qu'elle aurait pu s'emparer si elle avait combattu pour son propre compte"*. Vanité, ou juste fierté, comme on voudra, du Gallo-romain, mais dans son esprit, la Gaule vient au secours de Rome. Il s'agit de sauver la romanité et le monde civilisé. Ce n'est pas pour rien que Sidoine a été appelé le dernier des Romains. *"Spes unica rerum, Arverne"*. Si Rome n'est pas sauvée par la Gaule, alors c'est la fin du monde ; la barbarie triomphera. C'est le thème du panégyrique.

Le poète aura droit à sa statue de bronze sur le forum de Trajan, à côté de Claudien et de Merobaude ; Claudien, poète officiel de la grandeur romaine, Merobaude qui était un général franc tellement romanisé qu'après avoir manié la francisque, il maniait le vers latin pour la défense et l'exaltation de Rome.

Oh certes, le panégyrique de Sidoine se ressent du style officiel, et du style officiel du V^e siècle, affecté et déclamatoire, à la recherche perpétuelle de l'effet. La phrase sent l'école de rhétorique. Mais, dès qu'apparaît une pensée forte, un sentiment puissant chez Sidoine comme chez tous les autres auteurs de la décadence, le latin retrouve sa vertu naturelle : vigueur des formules bien martelées, et aussi finesse des tournures aux équilibres délicats qui font le ravissement du lecteur dont l'attention se penche sur ces terribles et surtout fastidieuses périodes de décadence. La décadence n'est donc pas totale, loin de là ! Il y a dans l'élite encore une réelle culture, un goût de la civilisation. Une littérature est toujours un témoignage.

Mais il est vrai, Sidoine ne voit pas l'avenir. Il met son unique espoir dans le maintien du passé, et ce passé, il l'a comme rigidifié dans ses formules. Il faut avouer que sa mythologie, ses évocations de l'histoire ne sont plus qu'une froide rhétorique ; il est bien le dernier des poètes et des prosateurs de l'antiquité latine.

Cependant, une autre source d'inspiration jaillit, qu'il ne perçoit pas, du moins pas encore. Alors qu'il gémit sur la barbarie où s'enfoncé le monde, un surgeon dans le vieux terreau culturel de la latinité va pousser, et alors qu'il pleure sur une mort qui lui paraît inéluctable, il se produit une naissance qui, à très longue échéance, mais il ne le sait pas, accomplira ses vœux d'homme policé : *"l'urbanitas"*, la courtoisie qui lui est si chère avec toutes les qualités qui l'accompagnent, reparaitra, ainsi qu'une pensée forte, latine, gauloise, gallo-romaine, française. Elles vaudront mieux que les mièvreries et les entortillements d'une littérature à bout d'inspiration.

Pour en être convaincu, il suffit de lire, ne serait-ce que les lettres ou les œuvres des évêques de ces temps troublés. Par exemple, les lettres du célèbre neveu de ce même Sidoine, l'évêque Avitus de Vienne plus connu sous le nom de saint Avit, portant le même patronyme que son oncle, l'empereur auvergnat, ou encore les lettres de Remi, le fameux évêque de Reims.

Au-delà des procédés de l'époque, il y a du style, comme on dit. C'est qu'ils ont quelque chose à dire, un message à faire passer. Ils croient, ils ont des convictions, ils aiment, ils ont un projet. Et puis, leur langue est celle qui a façonné déjà, et qui va façonner dans les siècles suivants la liturgie, spécialement la superbe liturgie gallicane, langue pleine de dignité, qui ne méprise ni l'ample magnificence oratoire, ni le trait acéré d'éloquence. A la vérité, elle est marquée par un Esprit de feu, l'Esprit qui animait les œuvres des premiers Pères et Docteurs de l'Église latine, langue vivante, tendre et brûlante, qui exprime la foi, qui scande la vérité dogmatique, qui précise les plus justes finesses de la morale, langue ferme et subtile, logique et psychologique : langue des Ambroise, des Augustin et pour rester dans cette Gaule qui nous est si chère, langue des Honorat et de cet Hilaire de Poitiers qui sauva la foi catholique de la Gaule romaine et que Jérôme qualifia de Rhône de l'éloquence latine, *"Rhodanus eloquentiae latinae"* ! Langue des Fortunat ! Cette langue latine d'Église va se maintenir vaille que vaille dans le renouveau carolingien, pour rejaillir aux XI^e et XII^e siècles en fontaine vive et pure dans le latin mystique d'un saint Bernard ou d'un Guillaume de Saint-Thierry.

Mais surtout la langue vulgaire, ce latin qui se délite en ces siècles changeants dans les milieux populaires, ou plus exactement, dans les territoires de l'ancienne Gaule divisée, se fraie un passage, va muer dans l'épreuve pour apparaître en nouvelle jeunesse et dans le cours de la même renaissance du XII^e siècle en littérature de langue d'oïl, de langue d'oc, dont la vitalité d'une fécondité extraordinaire et quasiment indéfinie prouvera que la vie n'était pas morte, que l'esprit n'avait pas

disparu. *“Omnia renascentur”*, chantait déjà le vieil Horace qui savait bien qu’il est dans l’ordre que les semences meurent pour porter du fruit.

Mais en 455, ces renaissances n’apparaissent pas. Sidoine Apollinaire est l’interprète de l’angoisse de la Gaule, de la détresse de la romanité. Il ne voit de salut qu’immédiat. Il a l’œil fixé sur le présent, et comme toujours dans un pareil cas, quand on croit voir un salut, alors c’est un enthousiasme juvénile : *“Spes unica rerum, Arverne”*. Quelle illusion ! Ce fut un échec pitoyable. Est-il besoin de le raconter ? Cela ne dura pas même un an. Un aventurier, général goth, Ricimer, mit fin à l’expérience. Avitus, qui n’était jamais qu’un bon sénateur et rien de plus, transformé d’abord en évêque selon l’habitude du temps, périt. Et le peuple gallo-romain souffrit à nouveau du désordre, de l’insécurité, de l’injustice, du pillage. Et le moyen de ne pas souffrir quand on se sait une terre bénie et un peuple aimable ? La terre, la Gaule, elle est là, avec ses productions essentielles, déjà, céréales, vignobles, le pain, le vin. Oh certes, il y a la bagaude, la révolte paysanne en plus de la guerre étrangère et des luttes intestines. La bagaude, bien sûr quand un peuple paysan est poussé à bout, exténué ! Elle est terrible, la bagaude !

Quel dommage, car quelle terre que cette Gaule ! Strabon l’avait dit. Salvien, le moine, le moraliste sévère, surnommé le maître des évêques et qui voit plus loin dans l’avenir que Sidoine, décrit, même encore au milieu de ce V^e siècle, l’Aquitaine comme un pays de cocagne. Ah non, ce n’est pas pour rien que les Wisigoths s’y sont installés. *“L’Aquitaine, écrit-il dans son De gubernatione Dei —et il faut entendre l’Aquitaine au sens large du terme— est la moëlle de toutes les Gaules, la source de la complète fécondité et pas seulement de la fécondité, mais encore du bien-être, de la beauté, du plaisir. Tout le pays est tissé de vignes, parsemé de fleurs poussant dans les prés, de champs cultivés, planté d’arbres fruitiers, embelli par les bosquets, arrosé de sources, entrecoupé de fleuves, couvert de moissons ondoyantes, si bien que les possesseurs et les maîtres de cette terre semblent avoir détenu, moins une partie du sol terrestre qu’une image du paradis”*.

Ausone, un siècle auparavant dans ses poésies pleines de préciosité, ne parlait pas autrement. Il avait chanté Bordeaux, et comme il était monté jusqu’à Trèves, il avait chanté les bords de la Moselle. Et les villes des Gaules, comme elles étaient réputées ! Tenez : Fronton n’avait-il pas nommé Reims l’Athènes des Gaules ? Dans ces villes, avaient fleuri les écoles de rhétorique de la dernière latinité. Et Lutèce ! Lutèce, les empereurs des derniers beaux moments de Rome l’ont aimée. Montant vers Trèves, ou redescendant de leur garde là-haut sur le Rhin, ils en faisaient une villégiature de prédilection. Constance Chlore y avait construit sur la rive gauche de la Seine un palais dont les jardins descendaient jusqu’au fleuve. Julien le Grec, hélas apostat, Julien aimait sa chère Lutèce, la Seine et ses eaux pures, ses vignes et ses jardins. Mais ces villes, cela faisait un siècle et demi qu’elles se rétractaient dans des remparts. Ravages, saccages ! Comme on comprend le chagrin de Sidoine ! Comme on comprend aussi ses illusions ! Échec, amertume !

Après la déposition et l’assassinat d’Avitus, sa chère Lyon est prise et reprise par les Burgondes, par les troupes romaines. Lugdunum, la ville de son enfance, la vieille capitale des Gaules, qui était le lien des Gaulois, le signe de leur unité et de leur fidélité à Rome, cette fidélité qu’ils venaient jurer sur l’autel d’Auguste !

La noblesse gallo-romaine est obligée de partager terres et propriétés. Les Barbares s’installent dans sa villa de la banlieue lyonnaise. Il doit supporter leur promiscuité. Il met encore quelque espoir dans l’Empire, en deux empereurs, Majorien et, quelques années plus tard, Anthemius, pour lesquels il écrit, un peu contraint, des panégyriques. Retourné à Rome, il y exerce la plus haute charge, préfet de la Ville. Le voici patrice. Mais les deux empereurs sont assassinés à quelques années de distance par le même aventurier Ricimer. Alors, y a-t-il encore un avenir dans Rome ?

Heureusement, pour se consoler, il a sa magnifique propriété sur le bord du lac d’Aydat, Avitacum, son château en Auvergne qui lui vient de sa femme, la fille d’Avitus, Papianilla, dont il a quatre enfants. Quand il s’y retire, comme il est heureux dans son domaine ! Il faut lire sa correspondance. Sa propriété est superbe, il la décrit avec amour. Il y invite ses amis. Il y a des thermes, des piscines merveilleuses où les torrents des montagnes viennent rouler dans des vasques bouillonnantes. Il joue, il chasse, il pêche. Il passe du bon temps, il banquette ; il écrit des petits vers compliqués avec facilité. L’aristocratie gallo-romaine possède encore de splendides propriétés que Sidoine dépeint. Rien n’est plus étonnant que cette vie futile, que cette correspondance frivole et précieuse menée dans des années terribles où la face du monde changeait. Et cela de la part d’un homme qui n’ignorait rien de la gravité de la situation et qui la déplorait. L’historien ne s’étonne de rien : il en a toujours été ainsi à toutes les époques. Il faut bien vivre.

Cependant, tout va mal. Que peut-on faire avec tous ces Barbares ? Cette question, Sidoine se la pose très concrètement. C'est pour lui une immigration-invasion. Il n'y a aucun doute, il la ressent comme telle, bien qu'elle dure, et depuis longtemps. Elle est arrivée en force, elle progresse ensuite de manière sournoise pour finir toujours en brigandages ! Les villes flambent, les belles campagnes deviennent des déserts. Et encore, le sud de la Gaule est relativement épargné par rapport au nord. Pour se venger de ses humiliations répétées, il reste cette dernière ressource au civilisé gallo-romain : sourire en petite compagnie de ces Barbares aux longs cheveux enduits de beurre rance "*infundens acido comam butyro*" et qui sont "*nos maîtres, nos patrons*", dit-il. Ces géants puent ; il dit bien : ils puent et leurs odeurs de cuisine l'incommodent quand il est contraint de cohabiter avec eux. C'est écrit en toutes lettres. "*Ces hordes chevelues*", ainsi qu'il les appelle, il ne les aime pas. Il ne supporte pas leur rude langage germanique ni les chansons du Burgonde gavé. Il ironise amèrement. Pauvre cher Sidoine, comme on le comprend ! ça, c'est sûr, les Burgondes n'ont pas son cœur. Il a certainement même du mal à se les imaginer comme des envoyés de Dieu ainsi que les dépeignent certains moralistes de l'époque, Salvien par exemple, serait-ce même sous le prétexte d'un châtiement des frivolités, des péchés des Gallo-Romains ! Non, les péchés des braves Gallo-Romains ne sont pas tels qu'ils méritent ces Barbares-là ! Quant aux Wisigoths, avec qui, dans les débuts de sa carrière, il s'imaginait pouvoir mener une politique, il les tient maintenant pour une "*engeance de mauvaise foi*". C'est "*la nation qui viole les traités*". Elle ne respire que "*cruauté et fanatisme*". Voilà pour ce qui est des barbares qu'il côtoie. Les autres, il les connaît moins. Il reste de lui un célèbre portrait des Francs : des guerriers impressionnants de force, de souplesse, de courage.

Tout va mal donc dans le monde et en Gaule, et pourtant, Sidoine, on l'a vu, n'est pas précisément malheureux. Il s'afflige de son temps, comme les autres ! D'autant plus qu'il y a des traîtres, des Gallo-Romains, des hommes civilisés de l'aristocratie sénatoriale, qui croient bon de pactiser avec l'ennemi, avec le barbare, oui, de s'entendre avec ces rois qui s'émancipent de Rome, de la romanité. Sidoine, écœuré, dénonce ces traîtres. Que faire ? Vraiment, que faire ?

Eh bien, voici la fin la plus surprenante qui soit ! Sidoine était catholique, comme l'étaient les membres de l'aristocratie gallo-romaine, baptisé par Faustus de Riez et quelque peu tardivement sans doute. Or, depuis saint Hilaire et son disciple saint Martin, qui avaient tant œuvré au siècle précédent, le premier pour le maintien de la foi catholique, le second pour son extension, la Gaule se reconnaissait dans la foi que déjà à l'époque, pour la spécifier, on nommait catholique.

Le catholicisme nicéen faisait partie de son identité : face aux Ariens, ceux qui niaient la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ. Cela a été dit et redit, mais on ne le dira jamais trop. Cette préoccupation de foi fut capitale. Les royaumes barbares, wisigoth, ostrogoth, burgonde, se caractérisaient en plus de leur mœurs, de leurs lois, par leur foi arienne. Les Goths en faisaient un signe de leur domination ethnique. La loi religieuse et politique qui les régissait, ils la nommaient "*lex gothica*". Quant aux catholiques, ils les appelaient justement Romains puisqu'il s'agissait en effet des Gallo-Romains, ces Gaulois qui, en face d'eux, contre eux, se voulaient fidèles à Rome, à la Rome de la civilisation qui ne pouvait être dorénavant que la civilisation catholique.

C'est depuis ce temps-là, Sidoine l'atteste et Grégoire de Tours le confirme, que chez nous, en Gaule, les noms de catholique et de romain associés deviennent synonymes. C'était, pour employer un jargon à la mode, une désignation politico-religieuse. Alors, Sidoine, sans doute jusque-là d'une foi assez tiède, et peut-être plus que tiède, fait ce qu'on appelait à l'époque une conversion. Il devient un "*conversus*". Cela ne veut pas dire qu'il passe du paganisme au christianisme ; il était baptisé depuis des années déjà. Cela veut dire qu'il prend sa foi au sérieux et qu'il s'engage résolument dans une conversion à Dieu de tout son être.

Combien de "*conversi*" dans cette église gallo-romaine, là dans la seconde moitié de ce V^e siècle ! Combien de ses compatriotes et amis suivent le même parcours ! Pour ne citer que quelques noms : Agricola, son beau-frère ; Magnus Felix, préfet honoraire de Rome ; Fereolus, petit fils de Syagrius, illustre entre tous les sénateurs gallo-romains. Comme beaucoup aussi, il entre dans les ordres. Sidoine, après sa vie quelque peu frivole, se donne à l'Église. Il accepte les charges ecclésiastiques : c'est une habitude chez ces sénateurs. Chez lui, on le sent, c'est encore le seul moyen pratique de se dévouer au bien public. D'autres se font moines, voire ermites. D'ailleurs, combien d'évêques sont sortis, à cette époque, des monastères ? De Lérins, par exemple.



En 472, Sidoine fut choisi comme évêque de la capitale de son Auvergne, Clermont. Elevé à ce rang, il fut un administrateur et un chef comme tous les évêques de ce temps, remplissant les fonctions civiles, politiques autant que religieuses : d'un dévouement total, donnant sa vaisselle d'argent aux pauvres, construisant des églises, parcourant ses montagnes, luttant pour la foi.

Il était en rapport avec ses collègues dans l'épiscopat. Tous ces gens se connaissaient entre eux, ils s'écrivaient, ils s'estimaient. Pour ne citer que les plus connus : le fameux Loup de Troyes, Léontius d'Arles, Basilius d'Aix, Eutropius d'Orange, Faustus de Riez, Mamertus de Vienne, les deux frères Mamerts devrait-on dire, qui inventèrent les rogations, Perpetuus de Tours, le célèbre Prosper d'Orléans, et Patiens, l'évêque de Lyon, son cher Patiens de sa chère ville de Lyon, qu'il qualifie de père spirituel *"pater noster in Christo"*. Et ce fameux clerc Constantius de Lyon qui édita la vie de saint Germain d'Auxerre et qu'il invita chez lui dans son diocèse ; il l'aimait ; c'était un saint homme, sans doute, un lettré bien sûr et de surcroît un homme fort spirituel, un vrai Gallo-Romain, quoi ! Évêques, prêtres sont les destinataires de ses lettres. Et ne l'oublions pas, il eut une correspondance avec Remi, le fameux évêque de Reims, dont en connaisseur il loue les sermons.

Mais c'est la lutte. Notre Sidoine devient un évêque-type de ce temps : *"Defensor fidei, defensor civitatis"*. Euric, le roi wisigoth *"déteste le nom catholique de bouche et de cœur"*, et il donne l'impression *"d'être chef de sa secte plus que roi de son peuple"*. Or, Euric, contre les Romains, entreprend d'agrandir son royaume vers le nord, la Loire, vers l'est, le Rhône.

Un bastion résiste : l'Auvergne. Au centre, Clermont et son évêque, Sidoine. Cela dura trois ans, trois années terribles avec, il est vrai, des accalmies. Des Gallo-Romains, un certain Séronatus notamment, ont osé se mettre au service du Goth contre la population catholique et gallo-romaine. Des clercs, des évêques même, plus ou moins contraints, ont cédé ou composé. Pas Clermont, pas Sidoine !

Comprenons l'esprit de sa lutte. Son combat est un. Il lutte pour la foi catholique, pour Rome, pour l'Auvergne et pour la Gaule. Cela ne fait qu'un. Il suffit de lire sa correspondance. Les remparts de Clermont, il les appelle les remparts romains. C'est étonnant, dans ce Clermont, là, dans ces montagnes d'Auvergne, la patrie de l'Arverne Vercingétorix ! La résistance gauloise est une résistance romaine. Contre Euric, dit-il, il choisit Rome, *"le domicile des lois, le temple de la culture, la patrie de la liberté"*.

Le siège fut mis devant Clermont. Il fut aidé par son héroïque beau-frère Ecdicius Avitus, *"magister militum praesentalis"*. Trois ans ! Famines, combats. Il y eut des négociations. Des évêques s'entremirent, des collègues, les évêques de Marseille, d'Arles. Il fut furieux. Il écrivit des lettres pathétiques. Quoi ! Accepter l'asservissement des Arvernes, *"Arvernorum, pro dolor, servitus !"* C'était un irréductible. Finalement, il fallut céder. Clermont fut prise, Sidoine exilé près de Carcassonne.

Puis il comprit qu'il n'y avait rien d'autre à faire pour pouvoir remplir sa charge que de faire ce que faisaient les autres évêques : admettre la domination de fait. L'Empire romain d'Occident était cette fois définitivement mort. En 476, Odoacre démet le ridicule enfant Romulus Augustule, le dernier empereur. 476 encore, Sidoine reconnaît, contraint, forcé, Euric, le roi wisigoth qui lui-même, d'ailleurs, compose avec ses sujets gallo-romains. Sidoine ira même jusqu'à lui faire sa cour pour rentrer en grâce. Ne le fallait-il pas ? L'heure de l'héroïsme était passée.

Les Barbares ne pouvaient pas, étant donné leur petit nombre, se passer de la hiérarchie gallo-romaine qui était la seule à avoir une influence juste et pacificatrice sur le peuple gaulois. Mais Sidoine, jusqu'au bout, resta romain de cœur, et gaulois bien sûr ! il soutint toujours la civilisation, sa littérature, les associations de poètes, "*collegia poetarum*". Il mourut en 486. Il était si estimé qu'il fut très vite considéré comme saint. Il est fêté le 23 août à Clermont-Ferrand. Saint Sidoine Apollinaire ! Il n'a pas eu de chance avec son fils qui combattit à Vouillé dans le mauvais camp, du côté wisigothique : son fils, mal conseillé, avait pris au sérieux, comme d'autres Gallo-Romains, son lien d'allégeance au roi wisigoth.

Pourquoi avoir tant parlé de Sidoine ? Parce qu'il est peut-être avec ses faiblesses, avec ses défauts, avec ses vertus aussi, un des hommes les plus représentatifs de son temps. Son œuvre en est l'une des sources les plus précieuses. Surtout, il fait comprendre ce qui s'est passé. Politiquement, religieusement. Justement, lorsqu'il meurt en 486, Clovis vient de s'emparer du Soissonnais et du royaume romain de Syagrius. Le destin tourne. Le vieux Sidoine l'a-t-il su ? Ses collègues l'ont su ; ils s'en sont réjouis et ils en ont profité. C'est que le problème de Sidoine est en train de se résoudre.

Le baptême de Clovis vous a été raconté. Les études remarquables, notamment du Professeur Michel Ruche et de Madame Mussot-Goulard, après cent ans de travaux savants sur la question, ont éclairci ce point d'histoire, donné leur vrai sens aux textes et à la légende. Contentons-nous, si vous le voulez bien, de survoler l'histoire avec l'esprit de ce bon et brave Sidoine.

Qu'est-ce après tout que l'affaire Clovis ? Pourquoi a-t-elle tant marqué les contemporains ? Pourquoi, contrairement à des vues réductionnistes, est-elle si décisive dans notre histoire ? Vous l'avez tous compris ; c'est après tout assez facile à saisir.

Il n'y avait plus de projet politique impérial. Cela se sentait, se voyait, s'éprouvait depuis des décennies. Or, et Sidoine le ressentait cruellement, il y avait besoin d'un projet politique qui sauvât la civilisation et la religion, et en même temps qui garantît l'ordre, la sécurité, la protection du territoire et la justice. C'était dans le fond très simple : l'ordre, la paix, la foi. C'était l'aspiration des Gallo-Romains, aspiration profonde, et voilà pourquoi Grégoire de Tours écrit, parlant des Gallo-Romains : "*on désirait ardemment la domination des Francs*". Car, voici précisément ce qui se passa en cette fin du V^e siècle : une rencontre providentielle de cette aspiration profonde avec un projet politique clair. Ce projet politique était nouveau : c'était un projet royal. Clovis, le roi Salien, était fasciné par le sud, par la civilisation gallo-romaine, et étant païen, il n'avait point ce vice de l'hérésie dont les autres rois barbares durcissaient leur orgueilleuse singularité. Alors, la jonction se fit, naturelle, surnaturelle. Les choses se préparèrent. Non sans les arrangements et délibérations nécessaires. Mais nous savons à quel point elles se jouèrent vite, somme toute, très vite à l'aune de l'histoire ! Projet politique épiscopal, d'une part. Celui des Remi, des Avit, des autres évêques de même trempe. Projet qui soigne ce roi-là. Projet qui dut avoir son aspect matrimonial. Sans doute ! Les mariages, les clercs de tous temps se sont entendus pour les mener. Projet politique royal, d'autre part. Celui d'un jeune roi, astucieux, comme le décrivent les chroniques, ambitieux mais habile, intelligent et volontaire, tout ce qu'il faut pour réussir.

Le baptême catholique était naturellement, surnaturellement au cœur de cette politique, et ce n'est absolument pas en dégrader le caractère que de le constater. La décision de Clovis fut pure, longuement réfléchie, personnelle. Michel Ruche, Renée Mussot-Goulard le montrent, le démontrent amplement. Cela n'empêchait pas ce baptême d'avoir une perspective politique profonde, comme la conversion de Constantin, comme plus tard la conversion d'Henri IV. Les conséquences politiques en étaient incalculables et on le savait bien. A l'heure même ! Ces gens étaient intelligents, les Remi, les Avit ! Réduire le baptême de Clovis à un choix purement personnel est une aberration. Ce fut un choix global sur lequel l'intéressé n'avait pas à s'expliquer. Dans la compréhension de cette affaire, les spirituels purs ont totalement tort !

Que fut le règne de Clovis ? Comment le résumer ? Voici en quelques mots : tenir le cœur de la vieille Gaule entre Soissons et Orléans ; Lutèce, Paris, la Lutèce de Geneviève, de celle qui, au nord, exprima le mieux la foi et le patriotisme gallo-romains. Mettre la Bourgogne, cette terre si civilisée,

dans la mouvance du centre, et les Armoricains catholiques de même. Fermer la frontière de l'est et du nord. Repousser ces Alamans éternels qui de leur Rhétie, de leurs Champs Décumates où ils ont été contenus, ne savent s'ils doivent déferler au sud vers le Tyrol et l'Italie, ou vers l'ouest et la Gaule. Bref, mettre un terme aux invasions. Fini le déferlement des hordes ! Enfin reconquérir l'Aquitaine, vaincre le Wisigoth, libérer la foi catholique, entrer à Bordeaux et à Toulouse qui ne seront plus aux mains de l'hérétique. Tenter aussi une expédition vers les territoires d'Arles, d'Aix et de Marseille, dont chacun sait fort bien que les évêques sont favorables à l'union. Mais l'Ostrogoth d'Italie veille et envoie ses troupes. L'heure n'est pas encore venue. Elle viendra plus tard.

Du Rhin aux Pyrénées, l'unité est faite, l'ordre civil est rétabli, la loi proclamée, la loi salique revue et corrigée, la justice rendue. La loi ecclésiastique, avec le concile d'Orléans, sous l'autorité du roi, fils de l'Église catholique —tel est son titre octroyé par le concile lui-même !— garantit la foi et la paix, l'ordre social et hiérarchique. Si l'on veut dénoncer ce que l'on appelle l'intrusion du pouvoir royal dans les affaires ecclésiastiques, il faut remonter à Clovis et d'ailleurs plus haut.

Cette œuvre est unique, naturelle et surnaturelle. Toute l'élite de l'époque en a conscience et Clovis tout le premier. Cette œuvre, il l'a placée lui-même sous le patronage de Martin, le patron de cette Gaule aimée et auquel il vient, comme il se doit, en rendre l'hommage légitime. Clovis, roi des Francs, est devenu le roi des Gallo-Romains, de cette population dont le professeur Dupâquier a montré d'une manière remarquable la permanence constitutive de notre histoire. Il est le roi catholique des évêques catholiques. Revêtu des insignes du consul, de la chlamyde, il est le représentant actuel de l'antique ordre romain. L'Empire, la civilisation se trouvent un successeur en lui. Si Sidoine l'avait su, il en aurait pleuré de joie, comme tous ses confrères. Clovis est le nouveau Constantin. Cela ne fait aucun doute pour les contemporains cultivés. Enfin, il est le roi de Paris, de la Lutèce de Geneviève ; il y tient. C'est là qu'il vient résider dans le palais de Constance Chlore. C'est de là qu'il commence à rendre justice. C'est là qu'il meurt. Il se fait enterrer à côté de Geneviève, sur la sainte montagne, dans cette basilique qu'avec son épouse Clotilde il a fait construire pour montrer sa fidélité romaine en l'honneur des apôtres Pierre et Paul.

La légende naquit aussitôt. Pourquoi ? Non pas parce que la nation France serait née à cette date. Les historiens nous mettent en garde contre cette trop facile assertion, et ils ont raison. Mais parce que les contemporains ont compris ce que nous comprenons encore à 1500 ans de distance : que c'était une histoire extraordinaire, une rencontre merveilleuse. Eh quoi ! Une si longue et si juste aspiration qui trouve en quelques années une satisfaction dans la réalisation d'un projet politique dont l'intelligente conception contente le cœur de tout un peuple ! C'est si vrai que Clovis est devenu un modèle ; oui, Clovis est le modèle du projet royal français. Son nom y est associé à tout jamais. Ça ne sera plus, ou du moins, ça ne pourra plus être, mais il faudra encore des années, des siècles pour le confirmer, ça ne pourra plus être pour la Gaule, pour la France qui naît de la Gaule, le modèle impérial. C'est fini. Il y aura encore des hésitations, certes, mais l'idée nouvelle est lancée, qui triomphera de l'ancienne.

Le modèle impérial est intégré dans le modèle royal de Clovis, modèle nouveau, forme politique pour cette Gaule qui va devenir la France. Et, pour passer les siècles, pourquoi croyez-vous que nos rois Valois, nos rois Bourbon jusqu'à Louis XVI se sont faits représenter en empereurs romains ? Au-delà du modèle sculpté à l'antique, il y a cette volonté de manifester encore et toujours que le véritable successeur de l'ordre romain, de l'empire romain, d'Auguste, de Constantin et du grand Théodose, c'est le roi de France, le successeur de Clovis et non..., non l'autre, le Germanique !

Et ce modèle royal ne serait plus, non plus, la royauté des peuples barbares, celles des coutumes germaniques, des partages, des règlements de comptes. Mais, là aussi, il faudra des années et des siècles pour que la notion nouvelle s'impose. Clovis reste un modèle. Ce sera le modèle d'un nouveau type de roi uni à son peuple dans une composition harmonieuse, répondant à son aspiration profonde d'unité, d'ordre, de paix, de dignité dans la civilisation, d'exactitude dans la foi.

Modèle ! C'est tellement vrai qu'il sera la référence dans toutes les époques troublées de notre histoire. Les Français, à chaque fois qu'il faudra de nouveau se rassembler, se réunir pour survivre, auront toujours l'impression de revivre quelque épisode de leur vieille histoire ! C'est toujours la même chose : arrêter les invasions, faire les frontières, rejeter l'étranger, aller à Reims faire le roi condition du salut, reconquérir le royaume, le pacifier par la justice. Ainsi faudra-t-il faire de crise en crise, de siècle en siècle.

Oui, combien de fois faudra-t-il le faire et le refaire ! Et puis, cette vieille Bourgogne, cette Armorique, cette Aquitaine, ce Midi, cette Provence, la "*provincia*" par excellence de cette Gaule romanisée dont

elle garde le nom, les ramener dans la mouvance française sous l'autorité du roi de Paris ! Ils le savent bien, les politiques, les clercs, les légistes qui travaillent pour le roi, les hommes d'armes aussi.

Et chacun affûte ses arguments, et puise dans la légende. Elle est comme un arsenal de preuves. Les siècles ont aménagé cette légende et c'est bien compréhensible. Il y a des sots et des sots savants pour s'en étonner. Laissons-leur leur étonnement et leur science.

Oui, l'histoire façonna cette légende. Grégoire Florent, le fameux évêque de Tours, gardien du tombeau de saint Martin, un siècle après les événements, rédige la première *Historia Francorum*. Dès qu'il arrive à l'histoire de Clovis, son récit quelque peu ennuyeux se relève d'un style particulier ; il a des images éclatantes, des phrases frappées. Déjà des enjolivements. Pourquoi ? Il veut exprimer la signification que l'événement a revêtu. L'association d'idées l'amène à raconter les événements selon des schémas anciens, et par exemple il façonne l'image de Clovis sur celle de Constantin. Autre exemple : Grégoire de Tours raconte que, lors de la bataille de Vouillé, des éclairs jaillirent de la basilique Saint-Hilaire qui abattirent l'armée wisigothique. L'a-t-il entendu dire ? L'a-t-il lu ? Peut-être. Fort bien. Mais surtout, il veut montrer par là à quel point Clovis dans son entreprise d'Aquitaine se trouvait être le successeur d'Hilaire dans sa lutte contre l'arianisme : Clovis parachève sur le plan militaire l'œuvre spirituelle d'Hilaire de Poitiers.

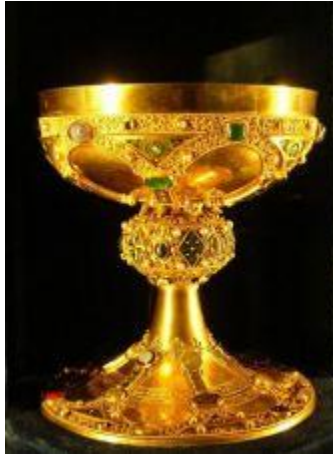
Frédégaire, continuateur et compilateur de Grégoire de Tours, amplifie encore quelques récits. Les premiers rédacteurs des vies des saints des Gaules, de saint Vaast à sainte Geneviève, rajoutent des éléments. Les historiens sérieux font le tri évidemment. Ils discernent et ils voient fort bien sous le récit la réalité vraie. Le livre de Michel Ruche est remarquable à ce point de vue et surtout dans sa deuxième partie, consacrée à l'étude critique des textes ; il les scrute et il en montre la véracité, chef-d'œuvre de critique, de critique à la française, pleine de science mais supérieure à la science, où triomphe l'esprit de finesse.

Ainsi se maintint dans la tradition le mystère d'une origine prodigieuse de la royauté franque alors que les Mérovingiens s'entre-déchiraient dans des meurtres abominables et donnaient un spectacle scandaleux. La notion d'État avait disparu. Les Pépinides, habilement, s'employèrent à le restaurer. Ils reformèrent le territoire, ils le protégèrent de l'invasion, ils rendirent la justice.

La légende sainte s'attacha alors naturellement à leur race. Ce ne furent pas seulement les évêques qui les soutinrent ; les papes de Rome en difficulté les appelèrent à leur secours. Les Vicaires de Jésus-Christ firent pleuvoir sur leurs têtes et sur leurs peuples les bénédictions divines. Le pape Zacharie, pour écarter définitivement les derniers Mérovingiens, déclara "*qu'il valait mieux que celui-là fût appelé roi qui avait la puissance effective*". Autrement dit, ce qui compte, c'est l'œuvre. Le roi est fait pour l'œuvre. L'œuvre royale ! C'est celle de Clovis !

Clovis avait été baptisé et confirmé du saint-chrême comme roi. Maintenant, les rois, déjà baptisés et confirmés, sont oints en tant que rois pour exercer leur charge. Pour la première fois, l'onction royale est donnée à Pépin et à ses fils. Le pape Etienne II viendra les oindre encore lui-même du saint-chrême à Saint-Denis en 754. A partir de cette date, les souverains pontifes, dans leurs actes publics, marqueront une déférence spéciale au roi de France. Il est le "*compère spirituel*" du pape. Nouveau David, le roi de France est le successeur des rois de Juda. Le peuple des Francs est le peuple de Dieu, la nation sainte.

Mais le modèle n'est pas encore fixé. L'histoire hésite encore. Charlemagne restaure l'unité de l'Occident en unité temporelle et unité spirituelle. Il garantit un territoire au pape, qui le couronne empereur à Rome. L'histoire revient-elle en arrière ? Est-ce encore un modèle impérial ? Les héritiers se disputent de nouveau. 843, le traité de Verdun divise l'Empire en trois États, l'origine de presque toutes nos guerres. La Germanie à l'est, la Lotharingie coincée au centre et, à l'ouest, la vieille Neustrie qui s'appellera bientôt "Francia". Où sont les promesses ? Où les bénédictions ? Sur quelles têtes vont retomber les grâces ? A qui sont dévolues en héritage les merveilles ? Qui est le véritable successeur de Clovis ?



Alors, apparut le plus avisé politique de son temps, Hincmar, moine de Saint-Denis, devenu archevêque de Reims. Les évêques réfléchissaient sur la personne du roi en cette époque troublée du IX^e siècle. Hincmar, dans un but politique certain, se fit le défenseur du privilège rémois, et en même temps de la légitimité que l'on pourrait qualifier déjà de nationale en la personne de Charles le Chauve face au Germanique. Il en avait écrit lui aussi son traité sur *"la personne du roi"*. C'est dans sa *Vita Remigii*, tout à l'honneur de Remi et de la ville de Reims, ville de la consécration royale, qu'en racontant le baptême de Clovis, il rapporte pieusement le fait merveilleux de l'irruption de la colombe tenant dans son bec la sainte ampoule.

Les rois de France sont donc oints du saint-chrême et de plus d'une huile céleste. C'est encore Hincmar qui le premier donne à saint Remi la voix d'un prophète. Il rapporte ce qu'on est convenu d'appeler le grand testament de saint Remi, le pacte entre Dieu et Clovis, entre Dieu et la France, entre Dieu et les rois de France, texte tout inspiré du Deutéronome.

Mais les derniers Carolingiens ne sont pas à la hauteur de cette destinée. L'héritage se disloque et de nouveau l'invasion ravage le territoire. Les Normands se livrent à leurs pillages. Alors les Robertiens accèdent au trône en s'appropriant la doctrine d'Hincmar, la grâce de Reims. C'est qu'ils s'identifient au royaume : ils le défendent, ils gardent jalousement son territoire et ils préservent l'unité et la durée du pouvoir en assurant la succession. Ils s'appuient sur l'Église, sur Cluny. Ils rendent la justice. La doctrine royale s'affermi. Ils sont les successeurs de Clovis. Leur titre est : le Roi Très Chrétien, titre donné par les pontifes, confirmé par Urbain II, l'ancien chanoine de Reims.

Les volumineuses *Chroniques de France*, rédigées sur les ordres de saint Louis et de Philippe le Hardi, reprennent tous les vieux récits. *"Gesta Dei per Francos"*, est-il écrit. Les légistes de Philippe le Bel s'en emparent. Ils affirment l'indépendance et la sacralité du pouvoir royal. *"Le roi de France est empereur en son royaume"*. La théorie s'établit de ce qui fut nommé la religion royale : le sacre de Reims, le sacrement de la monarchie, le miracle de Clovis. Les Valois, après les Capétiens directs, se situent dans la suite de la légende de Clovis qui ne cesse de se répéter et de s'amplifier de chroniqueurs en légistes, de Guillaume Le Breton en Nicolas Gilles, de Vincent de Beauvais en Jean Golein et Robert Gaguin, du XIII^e au XV^e siècle. Charles V, le roi sage et si fin, en une période difficile s'en fait le prophète et le législateur. Cette religion royale est le Droit par excellence, le garant de la légitimité royale et nationale. Dans les affres de la guerre de Cent Ans, elle maintient la fidélité des esprits français. Jean de Terrevermeille s'en fait le docteur, le professeur Barbey en a parlé admirablement.

Mais pourquoi vous citer tant de légistes et d'historiens ? Pourquoi ne pas parler aussi des poètes de cette époque et, par exemple, d'Alain Chartier, qui était en même temps un juriste et le secrétaire du Dauphin de Bourges. Il fait parler la France comme une dame ; elle est la Dame de beauté ! Et dans son *Quadrilogue invectif* il mène un débat patriotique ; la France reproche aux Français de ne point se souvenir de leur passé. Et il emploie, lui, peut-être le premier, le mot nation dans son sens actuel. Oui, la nation France existe. Il l'allégorise comme une femme. Elle est très belle, elle est éternelle : elle est faite pour son roi et son roi pour elle.

Charles d'Orléans, le prince charmant, le prisonnier d'Azincourt qui resta de si longues années captif en Angleterre, parlait de la France de la même manière :

*En regardant vers le pays de France
Un jour m'advint à Douvres sur la mer...*

Qui ne se souvient de cette poésie ? et qu'y demandait-il ?

De voir France que mon cœur aimer doit.

Charles d'Orléans représentait le parti d'Orléans : c'était le parti national.

Et Christine de Pisan ? Elle parlait de la France pareillement ! Et voilà comment elle en vint à écrire son *"Ditté en l'honneur de la Pucelle"* ! Comme Alain Chartier écrivit lui aussi sa *"Lettre sur Jeanne"*. Comme également cet homme extraordinaire que fut Jean Le Charlier, dit Gerson, qui fit ses études à l'abbaye Saint-Remi de Reims et qui fut procureur de la nation France à l'université de Paris avant d'en devenir le chancelier, théologien et philosophe immense, français de cœur et de raison, fuyant Paris sous domination bourguignonne et anglaise, s'interrogeait sur le destin de la France. Il était fidèle, et lui aussi, il écrivit un *De puella Aurelianensis*. Ce théologien français donnait son avis : il disait que la Pucelle venait de par Dieu pour sauver le royaume de France. Car voici le fait le plus extraordinaire : Jeanne la Pucelle vient, en effet, de par Dieu sceller à nouveau le pacte antique. Légende, peut-être ! Mais tout est confirmé par la plus étonnante histoire que nation ait jamais connue. Dieu lui-même, Jésus-Christ Notre Seigneur veut que le légitime héritier de France soit sacré à Reims comme ses pères. C'est la condition première et essentielle du salut de la France. Les promesses sont faites à une dynastie précise, à ce que Jeanne appelle, elle-même, le *"Sang de France"*, et de fait les promesses se réalisent. Le royaume est reconquis : Formigny ! Castillon ! Et Charles d'Orléans peut chanter : *Dieu t'a rendu Guyenne et Normandie !*

Le XVI^e siècle, si tragique, mais aussi si beau dans notre France, fut rempli de la légende de Clovis. Il y eut tant de débats ; comment citer tant d'auteurs qui se sont penchés comme Claude de Seyssel, l'évêque ami de Louis XII, sur *"La grande monarchie de France"* ? Pour ajouter à la grandeur des rois de France, des auteurs ont inventé une généalogie selon laquelle Clovis descendrait de Francion ou Francus, fils d'Hector, petit-fils de Priam ! Ronsard s'en fit l'écho dans sa *Franciade*. Pourquoi pas ? Il fallait que les rois de France aient une ancienneté plus prestigieuse que toutes les autres dynasties !

Après les guerres de religion, Henri IV, pour conquérir son trône, se soumet à la nécessité : il abjure l'hérésie. S'il n'est pas sacré à Reims (Reims appartient à la Ligue), il reçoit à Chartres, autre ville sainte et royale, l'onction du chrême auquel on ajoute l'huile de saint Martin. Il se fait représenter en Clovis. Alors il est pleinement roi. Et comme à chaque fois, un renouveau français commence. Louis XIII devra reconquérir l'Aquitaine, lui aussi. Vous vous souvenez des vers de Malherbe : *Louis, lance ton foudre...* Comme Clovis !

Après la Fronde, le jeune Louis XIV paraît dans toute sa gloire. Sa naissance miraculeuse, Louis Dieudonné, ajoute à l'éclat de sa race. Il veut la grandeur de la France. Il est lui aussi le nouveau Constantin et le nouveau Clovis, restaurateur de l'ordre civil et de la religion en même temps qu'il rassemble toutes les aspirations de son siècle, roi de la fête baroque, maître des arts, prince du génie classique et français qui rayonne sur toute l'Europe. Jamais les Français n'ont été si certains de la destinée particulière de leur nation et de leur monarchie. Les tapisseries, les peintres, représentent des Clovis qui ont figure de Louis. Les deux noms sont de même étymologie. Le siècle, à l'envi, exalte Louis.

Cependant les historiens qui s'essayaient aux premières méthodes critiques, jettent un doute circonspect sur certains faits. Même un Mezeray, historiographe officiel. Même un Bossuet ne s'appuie jamais sur la légende de Clovis. Qu'importe ! La monarchie est au-dessus de la légende. Mais parmi les critiques, il y a des partisans : par exemple, ce Chifflet de la célèbre tribu des Chifflet de Besançon, qui, au service de la Maison d'Autriche et d'Espagne, éprouve le besoin de ruiner la gloire antique de la Maison de France. Il a pour lui la science ! Mais les Français répondent à ces critiques, et notamment les mauristes, le célèbre Mabillon. D'ailleurs, rien n'y fait : la légende demeure. Peut-être que Desmarets de Saint-Sorlin est celui qui l'exprime en ce XVII^e siècle avec le plus de grandiloquence et, il faut bien l'avouer, le moins de science :

*Quittons les vains concerts du profane Parnasse,
Tout est auguste et saint au sujet que j'embrasse.
A la gloire des lys je consacre ces vers ;
J'entonne la trompette et répands dans les airs
Les faits de ce grand Roy qui sous l'eau du baptême,*

*Le premier de nos rois courba son diadème,
Qui sage et valeureux...*

Boileau, censeur impitoyable, mais maître du bon goût, condamna sévèrement l'épopée ; il s'en gaussa. Il n'aimait point ce genre du merveilleux chrétien et, il faut bien l'avouer, les vers étaient franchement mauvais. Desmarets de Saint-Sorlin avait sans doute aussi le tort d'être ami des jésuites et ennemi farouche des jansénistes. Savez-vous que cette épopée est cependant à l'origine de la querelle des anciens et des modernes ? Eh oui, Desmarets, avec son Clovis, était un moderne ! Heureuse époque où nos disputes franco-françaises étaient théologiques et littéraires.



Desmarets a donné le caractère le plus complet à la légende des origines de la France. A cet égard, ce poème est un sommet, tout y est : l'ange qui donne à Clovis les armes fleurdelysées et la bannière de saint Denis, le romanesque mariage avec Clotilde, l'accord et le soutien de tous les évêques gallo-romains, le vœu et le miracle de Tolbiac, la colombe du sacre qui est le Saint-Esprit lui-même apportant à saint Remi le baume céleste pour la royale onction, la vertu de guérir les écrouelles, miracle continu et successif, la destruction de l'hérésie arienne, la biche qui indique le gué de la Vienne et les clartés fulgurantes de saint Hilaire qui de Poitiers abattent les Goths, et les murs d'Angoulême qui s'effondrent d'eux-mêmes comme jadis ceux de Jéricho, la France enfin rassemblée sous un monarque unique ! Il y a, en effet, un peu de quoi sourire ! Desmarets peut écrire dans son épître dédicatoire au roi : *“Les merveilles de Dieu sont si éclatantes et les bontés qu’Il a témoignées à cet État si admirables, qu’il n’y a rien dans les histoires de toutes les autres nations qui soit comparable à ce qu’Il a fait pour ce royaume. J’ose même dire que les rois du peuple (juif) qui lui fut si cher n’ont pas eu de plus visibles marques de leur élection que les rois de France qui ont été choisis de Dieu en la personne de Clovis pour les fils aînés et les protecteurs de son Église et pour être les premiers et comme les chefs de tous les princes du monde”*.

Et Bossuet, dans ses *Devoirs des rois*, peut écrire : *“Vous êtes des dieux, encore que vous mourriez mais votre autorité ne meurt pas”*. Sommet de gloire !

Hélas, la belle légende, si intimement mêlée à notre histoire, fut confrontée à un nouvel esprit critique plus corrosif. Dès les débuts du XVIII^e siècle, le doute s'installa chez les érudits. Il commença à poindre dans la nouvelle *Histoire de France* de Le Gondrec en 1728. Passons. Le siècle se partagea. La critique gagna vite des points. Elle avait d'innombrables arguments, et fort sérieux. Où sont les documents contemporains authentiques ? Que faut-il croire des récits hagiographiques ? La légende est née avec le temps surajoutant au merveilleux l'extraordinaire. Mais voilà ! Ce qui n'était pas permis, advint dans un pays trop vif d'esprit : ce fut le ricanement ! Et puis, il y eut une odieuse dispute. Ses conséquences furent désastreuses. La France se divisa. Monsieur de Boulainvilliers avait prétendu dans son *Histoire de l'ancien gouvernement de France* que la noblesse était issue des

anciens Francs, des conquérants au sang bleu ; il y mettait toute sa morgue. Ne restait plus au tiers état qu'à se proclamer le peuple gallo-romain opprimé par l'étranger vainqueur et décidé à se libérer. C'est ce qui se fit. Siéyès en fit la théorie. Comme si la noblesse française n'était pas sortie du même monde gallo-romain ! Peu à peu, à travers les siècles. Tous issus fondamentalement de la même population à laquelle les étrangers s'assimilèrent. Comme si Sidoine Apollinaire n'était pas un type de noble français !



A la fin du XVIII^e siècle, au moment du sacre de Louis XVI, parmi les beaux esprits, personne ne croyait plus au miracle de Clovis, à la grâce de Reims, à la Sainte Ampoule, au sacre et à ses serments. La révolution acheva la perfection de son sacrilège lorsque, neuf mois après l'exécution de Louis XVI, le conventionnel Ruhl brisa l'ampoule du sacre sur la ci-devant place royale de Reims.

Je vous passe la confrontation continuelle qui opposa au XIX^e siècle les tenants de la tradition et les tenants de la modernité. C'était en fait deux religions qui se battaient. Un Augustin Thierry, avec ses *Récits des temps mérovingiens* —Augustin Thierry avait entendu le bardit de Pharamond !— avait l'esprit aussi mythologique que tel ou tel chantre de Clovis, tel ce bon abbé Lefranc qui, après Viennet et Lemercier, ne ménageait pas sa plume pour écrire des tragédies en l'honneur de la France chrétienne. Vous connaissez tous la grande fresque de Joseph Blanc au Panthéon. Laissons les Michelet et les Lavisse, et laissons aussi les défenses des traditionalistes catholiques royalistes à tout crin du XIX^e siècle pour qui tout était vrai, tout était authentique, de la sainte légende, jusqu'à la biche de Vouillé ! Ils avaient peur de tout perdre. Tel un certain abbé Klein dans son *Clovis, fondateur de la monarchie française*, répondant à toutes les objections des protestants, des francs-maçons et des incroyants. C'était lors du quatorzième centenaire. Du moins, avait-il le dessein de défendre l'âme de la France.

Mais la polémique est passée, l'histoire est arrivée, Fustel de Coulanges, et Taine et tous leurs disciples. L'histoire savante, sage, calme et juste. Comment ne pas rendre hommage à Fustel de Coulanges qui, le premier, souligna le lien profond qui unit la France féodale au monde gallo-romain ; son œuvre renvoyait au néant la sottise querelle de la noblesse et du Tiers état. La méthode historique a classé les documents, donné leur signification, jugé leur authenticité. Œuvre délicate, modeste, souvent incertaine. Les querelles ont continué. Elles continuent toujours. L'hypercritique folle dissout les événements, mais elle n'a plus pour elle la science, la vraie science. Les travaux sont là qui se sont accumulés, d'esprits de toutes sortes, parfois tout à fait incroyants, depuis les travaux savants de Godefroid Kurth sur les sources de l'histoire de Clovis, depuis Ferdinand Lot et sa *Naissance de la France*, Jean de Pange et son *Roi très chrétien*, Marc Bloch et ses *Rois thaumaturges*, jusqu'à Beaune et Tessier, et tous les autres... Cependant la science ne cesse de progresser : en ce quinzième centenaire, cela ressort à l'évidence pour qui prend connaissance des ouvrages sérieux qui paraissent. Clovis est plus que jamais présent avec sa légende.

Car de toute cette histoire, et au-delà de la critique, il reste un enseignement. Beaucoup de vraie science réconcilie avec la tradition, et cette tradition n'en porte qu'une leçon plus claire. Les esprits sages dépassent toute vaine querelle. Ils savent que notre légende monarchique et nationale n'est qu'une manière de dire l'histoire. Ils ne lui intentent plus d'inutiles procès en non-conformité avec les faits bruts. L'analyse les perçoit sous le tissu des enjolivements. Le tri se fait comme naturellement. L'amplification allégorique a l'avantage de souligner le sens exemplaire, et donc symbolique,

qu'attachèrent nos pères à des événements fondateurs et sans cesse refondateurs. De même, les Grecs ne cessèrent jusqu'à l'excès de chercher les sens allégoriques de leur Odyssée. Autrement dit, la légende explique l'événement, comme l'événement explique la légende. L'essentiel demeure. En quoi consiste-t-il, cet essentiel ? En une leçon politique et religieuse ou religieuse et politique selon que vous voudrez accentuer sur tel ou tel terme, qui est comme la loi profonde, mystérieuse donc, de notre histoire de France. Elle se dégage d'elle-même, cette leçon.

La France ne retrouvera son identité qu'en retrouvant le sens de son histoire. Ayons foi dans notre passé, nous aurons foi dans notre avenir. La renaissance est là, renaissance catholique, renaissance française. Mistral, le grand poète de langue d'oc, chantant la renaissance de son pays et de sa langue, scandait : *"Nous sommes Gallo-Romains et gentilshommes"*. C'est bien cela, gallo-romains et gentilshommes, c'est-à-dire gallo-romains et Francs, francs, libres. La France toujours libre ! La France souveraine, en ses diverses provinces, unies autour de son Clovis, son Clovis nécessaire, son Clovis national et catholique.

Sidoine Apollinaire, faisant parler la vieille Rome mourante, lui faisait dire, tourné vers le Ciel : *"Mea redde principia"*, rends-moi mes enfances, rends-moi mes origines, mes principes originels ! Mais les vieux principes romains, l'enfance de Rome, ses légendes, Romulus et Remus, tout cela était bien mort, c'était fini, et Sidoine le pressentait. Quand il mourut, d'autres principes, d'autres enfances, d'autres origines étaient en gestation. Des principes immortels, oui, immortels eux ! C'était déjà une renaissance. Soyons-en sûrs, ces principes-là ne sont pas morts. Ils ont été les principes de tous les redressements français. Ah, l'histoire des redressements français ! Qu'ils sont magnifiques ! Qu'ils sont surprenants ! Redressement mérovingien, redressement carolingien, et surtout les beaux redressements capétiens ! Redressement de nos Valois tant dénigrés de nos jours, princes superbes et justement aimés, nos Valois contre l'Anglais, contre l'étranger et son parti, ses clercs ses docteurs, ses sorbonnards, ses mauvais évêques, ses légistes, faux légistes ! Contre le Germain, contre les impériaux et leurs clercs et leurs légistes ! Jaloux, oui, jaloux de la terre bénie et de l'histoire unique. Non, ces principes ne sont pas morts tant que les Français voudront être français et comprendre leur histoire avec l'amour pieux que l'on doit à une geste sacrée. Et à l'heure où un dessein préconçu, un projet délibéré envisage sans haut-le-cœur de faire mourir la France, de la dissoudre, de la perdre dans quelque fausse unité dite supérieure, germanique ou anglo-saxonne, ou dans quelque mondialisme barbare, à l'heure où l'étranger est le maître chez nous, comme disait Sidoine, où déferlent les hordes, où la barbarie semble triompher, approprions nous le vieux cri de Sidoine Apollinaire le Gallo-Romain, tournons nous vers le Ciel en songeant à nos origines : *"Mea redde principia"* !